

VLADIMIR FÉDOROVSKI

LE ROMAN VRAI DE
GORBATCHEV



Flammarion

VLADIMIR FÉDOROVSKI

LE ROMAN VRAI DE **GORBATCHEV**

Glorifié en Occident pour avoir mis fin à la guerre froide et libéré le monde du communisme, Gorbatchev est aujourd'hui haï par les Russes qui le rendent responsable de toutes leurs difficultés.

Alors, qui est-il ? Un réformateur visionnaire qui permit la chute du mur de Berlin ? Ou un idéaliste qui voulut détruire le système totalitaire, quitte à trahir les intérêts de son propre pays ?

Le Roman vrai de Gorbatchev est une enquête nourrie d'archives inédites et de témoignages encore jamais révélés sur l'une des plus grandes figures du xx^e siècle et sur les personnages qui ont gravité autour de lui, de son épouse Raïssa à Alexandre Yakovlev, l'architecte de la perestroïka, en passant par son fantasque rival Boris Eltsine.

Acteur et témoin privilégié des grands événements qui ont mené à la fin du communisme, Vladimir Fédorovski nous raconte les manipulations, les victoires et les échecs d'un homme au psychisme impénétrable qui a changé la face du monde.

Vladimir Fédorovski est l'auteur de nombreux best-sellers traduits dans le monde entier, dont Le Roman de Saint-Pétersbourg et Le Roman de Raspoutine.

Flammarion

Le Roman vrai de Gorbatchev

Le Roman vrai de Gorbatchev est le 42^e livre de Vladimir Fédorovski. La liste de tous ses ouvrages figure en fin de volume.

Vladimir Fédorovski

Le Roman vrai de Gorbatchev

Flammarion

© Flammarion, 2019.
ISBN : 978-2-0814-8214-2

Mais quand même il y avait l'Espoir...

Boulat Okoudjava

Prélude

Durant une décennie, le premier et dernier président de l'URSS, Mikhaïl Gorbatchev, n'eut qu'un véritable conseiller, Alexandre Yakovlev. Celui-ci fut l'inspirateur et l'architecte de la perestroïka, mais aussi mon ami¹. Ses confidences – inédites – constituent l'une des sources essentielles de ce livre. Bien qu'il ait été en contact quotidien avec le chef du Kremlin, Yakovlev m'avoua un jour qu'« il était incapable de pénétrer le psychisme de Gorbatchev. Il était impossible d'atteindre son âme. La personnalité de cet homme était une forteresse inaccessible ».

1. Note de l'éditeur : l'idéologue de la perestroïka, Alexandre Yakovlev, présenta ainsi Vladimir Fédorovski dans *Le Figaro* du 26 avril 1996 : « Il fut l'un des premiers à rompre avec les habitudes de la caste diplomatique pour s'engager dans la démarche de la perestroïka. Depuis 1985, on se souvient de son visage à la télévision associé au vent de changement. Quand Gorbatchev fit marche arrière, Fédorovski n'hésita pas à quitter la "carrière". Je l'ai vu à l'œuvre, lorsqu'il fut porte-parole du mouvement des réformes démocratiques dans les jours fatidiques de la résistance au putsch communiste de Moscou en août 1991. »

Le Roman vrai de Gorbatchev

Mikhaïl Gorbatchev serait donc une énigme à déchiffrer.

On connaît les grandes lignes de son itinéraire : secrétaire général du Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique, puis président du Soviet suprême, puis président de l'URSS. Enfin, et surtout, on se rappelle le lancement de la perestroïka en 1985, ses six ans au Kremlin qui ont changé la face du monde, le putsch manqué d'août 1991, l'arrivée au pouvoir de son fantasque rival Boris Eltsine, et la chute de l'URSS.

Glorifié en Occident comme un grand esprit politique et un visionnaire, comme l'artisan de la fin de la guerre froide, Gorbatchev est aujourd'hui l'une des figures politiques les plus haïes de l'histoire de la Russie, toutes époques confondues. Il n'est pas une semaine sans que tombent des demandes, de députés ou de personnalités russes, afin que le vieil homme soit jugé pour haute trahison.

En août 1991, trois jours après l'échec du coup d'État de Moscou, une des grandes figures de la dissidence, le philosophe Alexandre Zinoviev, devenu aujourd'hui une référence incontournable pour la Russie de Vladimir Poutine, écrivait ces mots prophétiques : « Maintenant tout le monde croit que la guerre froide est terminée et en attribue le mérite à Gorbatchev et à son équipe. Des années passeront et les descendants évalueront ce rôle comme il se doit : je veux dire, comme une trahison des intérêts nationaux du pays et de son propre peuple. Je ne connais pas dans l'histoire un autre cas de trahison comparable par son échelle et ses conséquences. »

Prélude

Oleg Nazarov, membre du club Zinoviev, devait ajouter plus tard : « La Grande Guerre patriotique¹ a présenté quelques cas de trahison contre la nation, mais ils ne sont rien comparés aux actes de Gorbatchev en temps de paix. Si les dirigeants occidentaux avaient mis à sa place un quelconque des leurs, ils n'auraient pas connu un succès plus grand que celui offert par Gorbatchev. Il a agi comme un agent expérimenté de l'appareil du parti, en utilisant toutes les capacités et les leviers à la disposition de l'État communiste². »

Alors, qui est Gorbatchev ?

Pour la population russe, l'époque Gorbatchev s'apparente à un immense traumatisme. Les Russes lui font porter le chapeau de toutes les difficultés de leur pays, notamment l'inflation gigantesque de 2 500 % en 1992 sous Eltsine. Vladimir Poutine lui-même le juge comme un « incompetent ».

Pas un Russe qui ne regrette la grande puissance qu'était l'URSS. Car, même s'il s'agissait d'un régime totalitaire, les gens avaient le sentiment de vivre. Et rien ne les rend plus nostalgiques que l'exploit de Youri Gagarine dans l'espace, le récit de la victoire contre les nazis en 1945, le rayonnement de la culture passée, à moins qu'il ne s'agisse simplement de la nostalgie de leur jeunesse...

Étonnamment, cette nostalgie touche aussi la nouvelle génération, qui n'a pourtant pas connu l'Union

1. C'est ainsi que les Russes appellent la Seconde Guerre mondiale (N.d.A.).

2. <https://histoireetsociete.wordpress.com/2016/02/24/comment-gorbatchev-a-trahi-son-pays-par-oleg-nazarov/>.

Le Roman vrai de Gorbatchev

soviétique. La Russie contemporaine se nourrit de l'invention d'une histoire linéaire, fondée sur la puissance de l'Empire, allant des tsars à la Russie d'aujourd'hui, en passant par Staline et la lutte contre Hitler. Vladimir Poutine est un des protagonistes de ce roman national, qui serait inspiré par un combat univoque pour la grandeur de la Russie.

Aujourd'hui, le Russe lambda vous dira volontiers que Gorbatchev est « un faiblard, un crétin ou un traître ». Mais le terme qu'il emploiera le plus souvent est « putain », ou même « boulette de viande hachée », selon une expression russe populaire pour désigner ce qu'il voudrait faire de lui. Ces dernières années, Gorbatchev ne pouvait pas se déplacer sans ses gardes du corps par peur d'être continuellement agressé. Certains pensent aujourd'hui qu'il aurait agi en félon, en pleine conscience, pour anéantir le système totalitaire en URSS, atteignant ainsi le sommet de la trahison. Pour résumer, Gorbatchev aurait ourdi sa trahison tout au long de sa vie pour finir par un chef-d'œuvre absolu de fourberie.

Aux yeux de l'Américain moyen, Gorbatchev est « un pauvre type », un apprenti sorcier dépassé par les événements qu'il a lui-même provoqués. Certes, cet homme a fait avancer la démocratie dans le monde, le libérant de l'ancienne méga-dictature infernale – le communisme –, mais il est surtout « un loser » qui a permis aux États-Unis de « gagner » la guerre froide.

Pour un Allemand, à l'inverse, Gorbatchev reste le visionnaire qui a fait avancer la paix et permis la réunification de l'Allemagne.

Prélude

Où se situe la vérité ?

L'URSS était-elle condamnée en tant que « régime criminel », selon la formule de Yakovlev, l'homme qui m'avoua être incapable de percer le mystère Gorbatchev ? Le communisme soviétique était-il de toute façon mort et amené à disparaître ? Ou, au contraire, était-il destiné à devenir une force politique à l'échelle mondiale ?

Plus de trente ans après la chute du mur de Berlin, on est en mesure d'analyser l'ampleur des changements, notamment la sortie du communisme par Gorbatchev, sans guerre civile ni troisième guerre mondiale...

La disparition de l'URSS a entraîné la quasi-faillite immédiate de ses alliés, entretenus par le régime soviétique pour le compte de son peuple. Une fois donnée son indépendance à chaque république de l'Est, l'économie du pays fut comme démembrée, stoppée dans son élan, pour finir gangrenée.

La chute de l'URSS a également changé l'équilibre politique international, assurant la domination des États-Unis qui, forts de cette hégémonie, ont mené des guerres terribles, en Yougoslavie, et, par deux fois, en Irak.

La catastrophe démographique fut plus importante encore. Nombre de cerveaux du bloc de l'Est, intellectuels, médecins, savants, ingénieurs des ex-républiques quittèrent leurs pays, fuyant la misère et le gangstérisme. Vingt-cinq millions de Russes furent abandonnés à leur sort dans les anciennes républiques de l'URSS, devenues désormais cet « étranger proche ». Incapable de comprendre les raisons de ce désastre,

Le Roman vrai de Gorbatchev

la majorité de la population, solidaire dans la haine de Gorbatchev, s'est résignée à son triste destin.

Svetlana Aleksievitch, prix Nobel de littérature, et maître incontesté de l'écriture du réel, rapporte les propos d'un jeune Russe : « J'ai de la peine pour mes parents, on leur disait ouvertement : vous êtes des Soviets minables, votre vie a été fichue en l'air pour des prunes, tout est de votre faute depuis l'arche de Noé et, maintenant, personne n'a besoin de vous. Économiser toute leur vie, ils ne s'en sont pas remis, ils n'ont pas réussi à prendre ce virage. Mon petit frère lavait des voitures après l'école, il vendait des chewing-gums et toutes sortes de cochonneries dans le métro et il gagnait plus que notre père. Lui, c'était un savant. Il était docteur en sciences. L'élite soviétique ! Quand des saucissons sont apparus dans les magasins, tout le monde a foncé pour en acheter. Et on a vu les prix. Voilà comment le capitalisme est entré dans notre vie... »

Le point de vue de ce jeune homme, Soljenitsyne l'exprimera de manière plus lapidaire en commentant les méthodes d'Eltsine : « Soigneriez-vous votre mère avec une thérapie de choc ? » Quant à Oleg Nazarov, il déclarera : « Les gens se sont habitués aux chèvres qui pâturent dans les usines abandonnées, aux crédits à taux variables qui les rendent implacablement fous, aux mafieux qui dominent toute forme d'activité¹... »

1. <https://histoireetsociete.wordpress.com/2016/02/24/comment-gorbatchev-a-trahi-son-pays-par-oleg-nazarov/>.

Prélude

Gorbatchev fut-il le principal artisan de ce désastre ? Ou bien faut-il le considérer comme un dirigeant d'envergure gigantesque, pris dans un flot d'événements inéluctables ? Fut-il le pire des traîtres ou un grand réformateur, artisan d'une avancée extraordinaire vers la liberté et vers un nouveau monde ? Le communisme était-il inexorablement amené à disparaître, ou Gorbatchev a-t-il consciemment torpillé le régime totalitaire ?

Le 26 décembre 1991, jour de la dissolution officielle de l'Union soviétique, je suis à Moscou. J'ai déjà quitté les services diplomatiques, et je suis le porte-parole d'un des premiers partis démocratiques russes, le Mouvement des réformes démocratiques, qui a joué un rôle certain dans la fin du communisme. En réalité, le sort de l'Union soviétique est scellé depuis les accords de Minsk du 8 décembre de la même année, quand Boris Eltsine, le président de la République soviétique socialiste de Russie, ainsi que ses homologues ukrainien et biélorusse, Leonid Kravtchouk et Stanislaw Chouchkievitch, au cours d'un dîner improvisé et abondamment arrosé de vodka, ont décidé de créer une nouvelle Communauté des États indépendants et de dissoudre *de facto* l'Union soviétique.

J'apprends l'existence de ces accords de la bouche de mon ami Alexandre Yakovlev, l'éminence grise de Gorbatchev et l'ex-numéro 2 du régime soviétique. Il me révèle l'arrangement entre les présidents russe, biélorusse et ukrainien. Du 8 au 25 décembre, la préparation de ce qui est un coup d'État n'échappe pas aux services de renseignements. Gorbatchev en est

parfaitement informé. Cette nouvelle engendre chez lui un bref moment d'hésitation. Le KGB de la Biélorussie lui a proposé d'arrêter les protagonistes, en remplissant ainsi son rôle constitutionnel, mais Gorbatchev veut à tout prix éviter l'effusion de sang. À juste titre, Yakovlev met en relation la réaction du président soviétique avec le destin du tsar Nicolas II au début de la Révolution russe. Gorbatchev craint que l'Histoire ne se répète et ne finisse dans une nouvelle guerre civile. Plus tard, Yakovlev fera le parallèle suivant : imaginez « la guerre de la Yougoslavie multipliée par cent » dans le pays aux dix mille têtes nucléaires...

Dans la nuit du 25 au 26, le drapeau rouge disparaît au-dessus du Kremlin pour laisser place au drapeau russe.

Que retenir de la fin du communisme en Russie ?

Remontons plus loin encore, il y a cent ans, à l'époque du régime établi par Lénine en 1917. En Russie, deux écoles de pensée s'affrontent à ce sujet. La première, qui est aussi la mienne, considère que la Russie s'est, en quelque sorte, suicidée avec le coup d'État d'octobre 1917, et que le bolchevisme a tué un pays qui se développait alors rapidement. Sans oublier les vingt-cinq millions de morts exécutés par Lénine, Trotski et Staline. Mais l'autre école, dont fait partie Vladimir Poutine, réfute le caractère globalement négatif de cette période historique.

Quelles sont les raisons de cette chute ?

Disons que les planètes étaient alignées, et que la combinatoire de phénomènes politiques et économiques

Prélude

a fait le reste. En permettant, en toute conscience, que la Russie sorte du communisme sans guerre civile, Gorbatchev remporte une victoire, qui signe aussi sa perte. Il ne suit pas le programme pour lequel Iouri Andropov, son parrain politique et son prédécesseur, l'avait mandaté : appliquer la même stratégie que Deng Xiaoping en Chine, organiser l'ouverture graduelle de l'économie d'une main de fer politique – ce qu'il faut bien appeler la terreur. Si l'on suit Andropov, il aurait fallu continuer à tuer. Mais Gorbatchev ne le voulait pas. « Ni humainement, ni politiquement ! » me précisera Alexandre Yakovlev.

Sous l'inspiration de ce dernier, le nouveau secrétaire général du Parti communiste de l'URSS a choisi une autre voie en 1985. Il a imaginé pouvoir libéraliser progressivement l'économie et la politique. Mais l'administration de Gorbatchev commet des erreurs de gestion considérables. En adoptant en 1986 la loi sur l'Entreprise, qui permet aux chefs d'entreprise de prendre tout pouvoir sur de nombreux secteurs de l'économie nationale, l'administration perd le contrôle budgétaire du pays. Dans le même temps, les futurs oligarques commencent à voler les richesses économiques dans des proportions colossales, tandis que les dirigeants soviétiques sous-estiment les tensions nationales, voire nationalistes à l'intérieur de l'URSS, lesquelles sont précisément exacerbées par les pillages de l'oligarchie.

Dès ce moment, le pari de Gorbatchev est perdu. Mais les facteurs extérieurs à l'Union soviétique ne sont pas moins décisifs. Les pressions occidentales, sous

toutes leurs formes, entraînent la Russie dans une folle course aux armements, perpétrée par ce l'on appelle aujourd'hui en Russie le « bloc des brigands ». La politique de baisse du prix du pétrole est sciemment menée par les présidents américains pour nuire à l'Est – d'abord Reagan, puis George Bush père, aidé dans cette voie par ses antécédents à la CIA. Car la source principale du budget russe, c'est bien le pétrole... et la vodka. L'économie, à l'évidence, a joué un rôle majeur dans la chute de l'URSS. Mais Yakovlev, et plus tard Gorbatchev, vont acquérir la certitude que le système totalitaire est impossible à réformer, qu'il doit être détruit, et que l'Occident aidera les démocrates russes à surmonter la crise financière et économique qui s'annonce.

Ils sont très loin de comprendre la stratégie occidentale ! Pour autant, peut-on claironner, avec les Russes d'aujourd'hui, que Gorbatchev était un naïf, « un crétin », un agent de l'Occident mandaté par la CIA, à l'instar de son conseiller Yakovlev ? Ce serait oublier que ces deux hommes n'avaient qu'une certitude : le régime totalitaire soviétique était criminel et il fallait en sortir. Et ceux qui le regrettent encore occultent une chose simple : si l'URSS est morte, c'est parce que Gorbatchev a cessé de tuer pour gouverner.

Or, paradoxalement, sans cadavres, un tel régime ne peut que s'écrouler. Aujourd'hui les Russes comparent la décennie Gorbatchev avec « les temps des troubles » du XVII^e siècle, à l'apparition « des faux tsars » qui menèrent les Polonais jusqu'au Kremlin.

Prélude

Mais c'est faire l'impasse sur l'extrême pauvreté qui mine la Russie des années 1990, conjointement au développement d'une corruption endémique. D'ailleurs, le président de la Fédération de Russie, Boris Eltsine, ne s'y trompe pas et me lance à l'époque : « On va les nommer milliardaires. » Hier, vous étiez ministre du gaz. Désormais vous faites partie des hommes les plus riches de la terre. Les Russes, dans leur ensemble, ne sont pas dupes non plus, et transforment le « t » de *demokratiya* en « d », ce qui signifie les « démocrates-voleurs ».

Dans les années 1990, Eltsine a réalisé l'alliance avec l'ancienne *nomenklatura*. L'idée de la sortie du communisme et celle de l'entrée en démocratie, telles qu'elles sont défendues par Gorbatchev, sont alors complètement discréditées. Or les oligarques agissent avec la complicité totale des banques occidentales. Et les fuites de capitaux sont sans précédent dans l'histoire économique mondiale : 120 milliards de dollars quittent le pays chaque année, dans un contexte où 50 % de la population frôle le seuil de pauvreté.

La fin de l'URSS est un énorme cadeau géopolitique fait à l'Occident, mais plutôt que d'associer la Russie au concert des nations européennes, celles-ci la marginalisent, pour ne pas dire – selon le mot de Gorbatchev – l'« humilient ». Le cordon sanitaire autour de la Russie se resserre avec l'élargissement de l'Otan, décidé contre toutes les promesses faites à Gorbatchev.

Le Roman vrai de Gorbatchev

Je participais aux réunions diplomatiques sous le mandat de George Bush père et de son secrétaire d'État James Baker. Ils ne voulaient pas du concept de « cordon sanitaire » forgé par Zbigniew Brzeziński, lequel n'a d'ailleurs été appliqué qu'à partir de la présidence de Bill Clinton, dans la deuxième moitié des années 1990. Car c'est bien sous l'influence du « Grand échiquier » de Brzeziński que l'on a commencé à parler de l'utilité pour les États-Unis d'une Russie faible et d'une Ukraine forte. Autant dire que l'élargissement de l'Otan a laissé des traces dans la mémoire contemporaine. Aujourd'hui, les partisans de l'avancement de l'Otan vont jusqu'à nier l'existence même de ces accords. Mais ces arrangements sont bel et bien réels. Le deal diplomatique entre Américains et Soviétiques concernait la réunification de l'Allemagne – que l'URSS acceptait. En échange, les Américains s'engageaient à respecter les intérêts géopolitiques de la Russie. Mais « les Américains nous ont vulgairement bernés ! » me disait Yakovlev.

On ne peut nier que la vie changea véritablement sous Gorbatchev. Cette période de réformes symbolise l'ouverture et la sortie du système totalitaire, qui, de surcroît, fut assurée « en douceur ». Un phénomène aussi unique qu'inespéré, dans une Russie où la violence fait figure de tradition.

L'homme du Midi

En 1982, après dix-huit années d'exercice du pouvoir, marquées – du moins durant les sept ou huit dernières – par son état de santé défaillant et sa quasi-sénilité, Leonid Brejnev, le chef du Kremlin, s'éteint à l'âge de 76 ans. Iouri Andropov, à sa suite, ne gouverne que seize mois. Parvenu, en novembre 1982, et à 68 ans au sommet de l'État, il est affecté, près d'un an plus tard, par une sévère maladie rénale qui l'emporte en février 1984. Son éphémère successeur, Konstantin Tchernenko, meurt à son tour, à 74 ans, en mars 1985, au terme de treize mois de règne.

Le Kremlin vient de passer une décennie dans l'ombre funèbre de ses hiérarques, vieillards interchangeables, usés, dont la déchéance semble refléter celle de l'Union soviétique. C'est en partie pour combattre ce sentiment funeste que le bureau politique, dont six membres sur dix ont près ou plus de 80 ans, privilégie en mars 1985 son benjamin alors âgé de 54 ans : Mikhaïl Gorbatchev.

Le Roman vrai de Gorbatchev

Impossible de présenter cet homme sans évoquer les paysages du midi de la Russie. Il est né en 1931 sur les contreforts nord du Caucase, à Privolnoïe, petit village de la région de Stavropol, et l'on attribue à sa famille, comme à beaucoup de Russes du Sud, des origines grecques. La province, dans laquelle il grandit, pèse incontestablement sur son destin, tant il est vrai que l'âme russe est toujours liée à la nature du sol, à la végétation, en un mot, à la terre. Une terre hésitant entre matériel et spirituel, entre Occident et Asie, que les anciens atlas situent dans la Russie d'Europe, et qui constitue une plaine de plusieurs millions de kilomètres carrés logés entre les Carpates et l'Oural, la Baltique et le Caucase. Au nord, la taïga, avec son sol acide, gris ou blanc ; au sud, la « terre noire », couverte d'une vaste prairie. C'est à cette différence naturelle et originelle que l'on doit l'existence de deux caractères bien distincts, qui déterminent le peuple russe et son destin.

Le génie du Sud, celui de Gorbatchev, sensible et fantasque, souvent artistique, s'oppose ainsi à un Nord plus cérébral, caractéristique de son épouse Raïssa. Le visage de Gorbatchev révèle l'empreinte du Sud. Il était bel homme. Les taches de vin – qu'il se refusa bientôt à faire retoucher sur ses portraits officiels – n'altèrent en rien sa physionomie régulière, harmonieuse, qui évoque celle d'un notable méditerranéen.

Ses grands-parents et ses parents n'ont jamais été, d'après ses dires, que de pauvres paysans à l'existence rude et austère. Étudiant, il était encore contraint de les aider aux champs pendant ses vacances. « Certaines

L'homme du Midi

récoltes se déroulaient à l'arrière-saison. [...] Il fallait conduire les tracteurs sous un vent glacial. Pour tenir, j'étais obligé de fourrer mes vêtements avec de la paille. » Toutes choses qu'il n'oubliera jamais, et qui expliquent sans doute les efforts, tout à fait inhabituels dans ce pays, qu'il déploiera en vue d'améliorer le niveau de vie de la population rurale, une fois nommé secrétaire pour la région de Stavropol.

Néanmoins, les ascendants de Gorbatchev semblent bien avoir été, à leur façon, des privilégiés du système soviétique issu de la révolution de 1917. S'ils furent bel et bien dépouillés de leur petite ferme au début des années 1930, ce fut pour devenir, presque immédiatement, des « activistes agricoles » zélés, c'est-à-dire des cadres, des petits chefs, dans le kolkhoze où on les avait embrigadés.

Mikhaïl Gorbatchev a minimisé le travail politique auquel sa famille se livra, prêtant par exemple à sa grand-mère, Vassilissa Loukianovna, des souvenirs de famille naïfs et malicieux. En réalité, il est issu d'une lignée divisée par les luttes sanglantes qu'entraîna la révolution d'Octobre dans les steppes infinies de cette région. Du côté de son grand-père paternel, on n'a pas accepté la collectivisation des terres lancée par Staline ; du côté de son grand-père maternel, on a adhéré avec enthousiasme à ce vertige de la révolution russe, à cet ordre nouveau où chacun est censé recevoir de la collectivité selon ses besoins. Dans cette famille marquée par les contradictions de son époque, on compte trois oncles morts de faim lors de

la guerre civile au début des années 1920, un grand-père envoyé au goulag au nom de la « liquidation des koulaks¹ », un autre arrêté pour « activités trotskistes », une grand-mère qui le baptisa clandestinement chez un pope de l'église voisine, un père devenu militant communiste.

Au début des années 1950 le jeune Gorbatchev, désireux d'entreprendre des études de droit, intègre l'université d'État de Moscou, établissement entre tous prestigieux, où les deux tiers des étudiants sont recrutés parmi la haute *nomenklatura*. Pour y accéder, Mikhaïl bénéficie du quota en faveur des paysans, mais aussi d'une décoration qui agit comme un sésame : l'ordre du Drapeau rouge du Travail, qu'il a obtenu en secondant son père sur une moissonneuse-batteuse et en s'imposant, de ce fait, comme « un travailleur de choc ».

Dès ce moment, devenu un komsomols, ou membre de l'organisation de la jeunesse communiste, il s'y voit confier des tâches administratives, signe de confiance de la part des autorités. Au foyer des étudiants, il partage sa chambre avec un étranger, un jeune Tchèque nommé Zdeněk Mlynář, qui sera bientôt un de ses proches camarades. En 1968, ce même Zdeněk deviendra un des idéologues et artisans du « printemps de Prague », cette extraordinaire tentative de libéralisation en Tchécoslovaquie. Mais, pour l'heure, les deux jeunes gens sont dans la droite ligne stalinienne.

1. Paysans aisés propriétaires.

Raïssa, la femme de sa vie

Alors que les quatre précédents chefs du Kremlin s'affichent au bras de mémères muettes, sans âge ni formes, Mikhaïl Gorbatchev peut s'enorgueillir d'une jeune et ambitieuse épouse, bien faite, aux pommettes asiatiques et aux prunelles vives. Ce mariage d'amour avec Raïssa¹, professeur « de matérialisme dialectique », est contracté en 1953, et semblera défier le temps, puisque, après plusieurs décennies de vie commune, Gorbatchev paraîtra toujours aussi épris de son épouse.

Leur idylle naît au début des années 1950, à Moscou, alors que Mikhaïl étudie le droit et Raïssa la philosophie, dans la même institution. Difficile de concevoir caractères plus opposés. Lui, avec son sourire facile et ses gestes spontanés de Méridional, rougit aux propos libertins de ses camarades d'université mais rêve passionnément d'amour. Elle, qui a grandi en Sibérie, fait preuve d'un tempérament plus réservé.

1. Raïssa Maximovna Titarenko. (Voir *Le Roman de la perestroïka*, Éditions du Rocher, 2010.)

Au club des étudiants, Gorbatchev remarque cette frêle jeune fille, soigneusement mise, et c'est sur une piste de danse qu'ils font connaissance. Séduit, le romantique Mikhaïl ne peut détacher les yeux des infimes gouttes de neige fondue qui font luire les longs cils de sa cavalière. Plus tard, à la bibliothèque, alors qu'elle lit un ouvrage d'histoire de la philosophie posé sur ses genoux, il admire sa nuque fine. C'est le coup de foudre. « Dès que j'ai vu cette petite, je n'ai connu que tourments et bonheurs », avouera-t-il ultérieurement.

Sous ses airs d'enfant boudeuse, la belle Raïssa est une forte personnalité. Consciente de son intelligence et de sa culture, elle ne se prive pas de donner des avis tranchants sur tous les sujets. Elle est très populaire parmi les étudiants, et, pour l'approcher, Mikhaïl doit se frayer un chemin au milieu de ses soupirants.

Ils se retrouvent souvent au club ou au foyer des étudiants. La jeune Raïssa arbore une blouse colorée et de modestes souliers de dame, mais, le galbe de son genou et de son mollet révèle une solide constitution. Mikhaïl l'observe à la dérobée – la manière dont elle incline sa tête ronde et menue, ses seins qui pointent sous le tissu fin de son haut... Cependant la froideur de Raïssa le décourage de poser la main sur son genou, et plus encore de l'embrasser. Sous la feinte indifférence devant la cour assidue de son chevalier servant, Raïssa cache un caractère passionné. C'est elle qui mène la danse, d'emblée.